

Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la Magie

par M^r A. MARINUS

« Sachez vous en tenir à ce que vous reconnaissez vous-même pour évident. Ne vous inquiétez pas de ce que l'on a écrit ou pensé avant vous » disait Descartes.

C'est ce que nous comptons faire ici. Nous nous donnons pour but de situer la Magie dans le domaine sociologique. Les faits qu'elle révèle peuvent être comparés aux autres faits sociaux et nous aider à comprendre les mécanismes de la vie sociale.

Dans toutes les sciences qui ont l'homme comme objet d'observation, et particulièrement pour tout ce qui concerne l'aspect social de sa vie, nous flottons encore dans les courants de l'empirisme. Toutes nos connaissances d'ordre sociologique, — il faut avoir le courage d'en convenir, — sont à la science exacte ce que furent les rêveries des mages chaldéens aux lois astronomiques, les rêveries pythagoriciennes aux lois des nombres, les rêveries des alchimistes aux lois de notre chimie. Nous ne savons rien. Nous ne percevons encore qu'une partie infime de la réalité dans ce domaine.

Comme nous ignorons tout ce qui reste en dehors du champ de notre observation, nous nous contentons de ce que notre esprit est parvenu à pénétrer, nous croyons savoir beaucoup et nous manœuvrons comme si nous savions beaucoup. Nous agissons de la même manière que nos ancêtres, jadis, à l'égard de phénomènes d'autres ordres, de phénomènes relevant de sciences plus précises et que nous connaissons aujourd'hui plus intimement. Nous n'avons pas à rougir de notre ignorance actuelle des lois de la vie sociale. Nous ne pourrions pas agir autrement que nous le faisons. Mais faute de nous rendre compte de cette ignorance quasi totale, nous procédons comme si le degré de notre savoir était plus grand, c'est-à-dire que nous échafaudons des systèmes, nous procédons à des classements de faits, nous les croyons en correspondance avec la réalité, nous consolidons ces créations de notre esprit, nous les enseignons et cette croyance, car ce n'est qu'une croyance, finit par constituer un obstacle sérieux au progrès de nos études. Au lieu de tâcher d'étendre le champ de

la réalité perçue, nous cherchons à faire cadrer les faits avec les systèmes fictifs que nous avons créés.

La Magie constitue pour nous un exemple saisissant du tort que peuvent faire à l'avancement de la connaissance, des *à priori* ainsi créés. Ensemble de pratiques et de croyances, fort éloigné de nos conceptions actuelles, nous avons pour elle du mépris ; nous obéissons à ce sentiment que nous éprouvons et nous ne voyons pas quel faisceau puissant de faits elle forme pour nous aider à comprendre le mécanisme de la vie sociale. Vieille comme l'humanité, plus vieille que la religion peut-être, plus vieille que la science aussi, elle survit à travers tous les siècles et nous la retrouvons de nos jours aussi vivante que toujours, contrairement à ce que l'on s'imagine généralement. Mais pour comprendre son importance, comprendre l'utilité de son étude, se rendre compte de son extension actuelle, il faut que nous sachions nous abstraire de bien des conceptions qui obnubilent notre jugement ; il faut que nous essayions de placer le problème sur un terrain que n'embroussaillent pas nos sentiments ou nos pseudo-vérités sociologiques.

I. — La Magie répond à des fonctions psychologiques

Elle « a son origine primordiale, dit Maxwell, dans une fonction psychologique individuelle » (*La Magie*, p. 8) : « Elle est le produit d'un sentiment naturel, celui de la résistance de l'homme aux actions défavorables du milieu extérieur ». (p. 23).

Notons que nous pourrions dire la même chose de la religion ou de la science. D'ailleurs, « chez les primitifs, dit P. Saintyves, (*La Force Magique*, p. 9) la magie est à la fois une connaissance, un art et un culte ». Elle serait donc à la fois chez des peuples anciens et chez d'autres actuellement vivants, leur science, leur religion et un système d'usages. S'il en est ainsi, nous estimons que la première chose à faire, c'est de ne plus chercher à voir ce qui distingue la magie de la religion, ou la magie de la science, mais bien au contraire, réprimant nos sentiments d'orgueil, d'essayer de retrouver les similitudes mentales qui conduisirent l'homme à la magie ou à la religion d'une part, à la magie ou à la science d'autre part.

Si vraiment, et nous le pensons, la magie est la conséquence d'une disposition psychologique de l'homme, ne peut-on pas supposer que cette disposition existe encore chez l'homme contemporain ?

Sans doute l'homme a évolué, mais il n'a perdu aucune de ses fonctions mentales originaires et il n'en a acquies aucune autre. Il a pu déve-

lopper celles qu'il avait ou certaines d'entre elles surtout ; il a pu profiter d'une expérience accumulée au cours de son évolution spécifique, perfectionner les connaissances du monde ambiant acquises par les générations successives et transmises par la tradition d'abord, par l'enseignement ensuite. Le matériel à sa disposition se modifiant, se perfectionnant, ses conceptions changèrent, mais les fonctions mentales, les activités mentales qui le conduisirent à l'élaboration de ses conceptions, restèrent essentiellement les mêmes. Seul donc le produit de l'activité mentale diffère suivant les époques, ou suivant les populations, ou suivant les couches de population.

Précisons bien cette idée, car si nous sommes disposés à admettre ce point de vue, en réalité nous agissons trop sans en tenir compte et nous classons les faits inconsciemment, ce qui est sans doute une excuse mais constitue un danger plus grand que si c'était consciemment, en fonction d'un ensemble d'idées puisées dans l'ambiance de notre temps et nous leur attribuons, d'instinct en quelque sorte, des degrés d'importance plus ou moins grands selon qu'ils sont ou non semblables ou différents de nos propres idées. C'est par là que le sentiment s'infiltré dans le domaine de la recherche et compromet nos investigations.

Si nous considérons le cerveau en tant *qu'organe*, on ne peut contester qu'il se soit développé chez l'homme plus que chez d'autres êtres vivants ; qu'il soit plus développé chez l'homme d'aujourd'hui que chez l'homme de la préhistoire, qu'il soit plus développé chez certains hommes que chez d'autres. Mais quel qu'ait été le volume ou le poids de son cerveau, l'extension plus ou moins grande de l'une ou de l'autre de ses parties, ou de l'une ou de l'autre de ses fonctions et bien que tout cela ne révélerait encore aucune supériorité, l'homme, tout homme de partout et de tout temps, a perçu son monde ambiant, a réagi aux sensations éprouvées, a conformé son activité à ces perceptions, à ces sensations, a raisonné et jugé, a cherché à expliquer, a échafaudé son système explicatif du milieu dans lequel il était plongé.

Psychologiquement, nous n'avons donc pas à nous inquiéter de la valeur relative des systèmes échafaudés par les hommes d'hier ou d'aujourd'hui, ni à les classer par ordre de valeur. Tout système est le reflet de ce qui fut à un moment donné l'état de la connaissance de l'homme, un reflet de sa conception. Psychologiquement, tout système, toute conception doivent être ramenés aux activités mentales qui leur correspondent.

Si la magie est l'expression d'un sentiment, d'une croyance, elle résulte d'une activité mentale identique, dans son essence sinon dans sa forme, à celle que nous rencontrons dans la religion, dans toute religion. L'une et l'autre se rejoignent dans l'analyse scientifique que nous voulons en faire. Si nous voulons distinguer l'une de l'autre, ce n'est que dans les

formes différentes par lesquelles l'homme a extériorisé sa pensée qu'elles se distinguent.

Si la magie est l'expression d'un état de connaissance, elle résulte d'une activité mentale identique aussi dans son essence, à celle que nous rencontrons dans la science. Magie et science se rejoignent dans l'analyse que nous voulons faire de la psychologie de la connaissance. Ici encore ce n'est que par la comparaison des formes qui extériorisent la pensée que nous pouvons distinguer l'une de l'autre.

La Science se développant en allant du particulier au général, c'est l'étude de ce qui rapproche les faits que nous devons faire. Dès lors, la Magie, qui est à la fois « une connaissance, un culte et un art », a une importance aussi grande, comme matériel d'étude psychologique, que les Religions ou que les systèmes scientifiques.

Objectivement un fait est un fait. Ce n'est pas parce que nous attribuons une valeur plus grande, un degré de perfectionnement plus élevé, une rigueur logique plus précise, une élévation de pensée plus noble à nos conceptions que celles-ci revêtent une importance plus grande comme fait d'observation. L'un comme l'autre appartient à la réalité objective et ce n'est pas toujours le fait ayant la plus grande valeur relative qui permet le mieux de comprendre la réalité d'un phénomène. Dans l'histoire de la Science, ce fut bien souvent le contraire. L'étude des monocellulaires nous apprend plus sur le phénomène de la vie que l'étude de l'homme ou de n'importe quel mammifère. Nous dirons donc que l'étude de la magie est susceptible d'apporter un matériel concret très utile à la psychologie. S'appuyant sur un sentiment identique à celui de la religion, le sentiment de la croyance, psychologiquement la même valeur doit être donnée aux phénomènes de la Magie et aux phénomènes religieux. De même, conceptions magiques et conceptions scientifiques ont psychologiquement la même valeur de fait.

Si, pratiquement, nous croyons mieux arriver à comprendre le mécanisme mental de la croyance en distinguant la Magie de la Religion, ou, la psychologie de la connaissance en distinguant la Magie de la Science, faisons-le, mais évitons alors le danger dans lequel on tombe quand on veut faire de semblables distinctions. On cherche les distinctions et on oublie l'étude des caractères communs aux deux espèces de phénomènes ; ou on les étudie séparément dans des spécialités scientifiques sans contact. On oublie que les distinctions spécifiques ne sont que des créations de notre esprit, ne sont qu'un procédé de travail, somme toute, auquel on a recours pour faciliter la tâche. En commettant cet oubli on entrave bien souvent le progrès de la connaissance au lieu de le hâter.

II. — L'aspect sociologique de la Magie.

Nous allons constater que nous commettons les mêmes erreurs de procédés. Nous allons pouvoir répéter à peu près exactement ce que nous avons dit de son aspect psychologique.

Les plus anciennes traces de la Magie que nous connaissions, à propos desquelles nous possédions des documents, proviennent de l'Asie Nord-Orientale, et constituent le Chamanisme. Les renseignements à son sujet sont assez peu nombreux ; mais tels qu'ils sont, ils suffisent à nous montrer que l'on se trouve en présence d'un système de pratiques coordonnées, ayant ses initiés, ses Chamans, sortes de prêtres, bien que ce ne soit pas à proprement parler une religion, et ayant aussi ses disciples, ses fidèles, ses croyants. La date de son ancienneté est difficile à établir, mais celle-ci se confond avec les religions les plus anciennes, au point qu'on n'oserait dire si les religions sont dérivées de conceptions magiques ou si la Magie est un rameau détaché des systèmes religieux. Tel qu'il nous apparaît, le Chamanisme, formant un ensemble coordonné, nous permet de supposer qu'il est déjà lui-même le résultat de toute une évolution antérieure, l'héritier de conceptions plus anciennes dont l'origine se perd dans un passé plus lointain encore.

Pourquoi faut-il chercher à comprendre la Magie par l'étude de ses facteurs originaux, alors que nous ne possédons à son sujet que des renseignements incomplets et tout à fait insuffisants et que nous n'avons nul espoir d'en découvrir de plus précis ?

Rien ne nous apparaît plus téméraire que de vouloir, avec notre mentalité actuelle, essayer de comprendre les activités mentales de populations qui ne nous ont laissé que peu de documents.

C'est ainsi qu'il serait faux de croire, il serait en tout cas téméraire d'affirmer que toute magie provient par filiation de cette magie Chamanique.

La Magie Chaldéenne, notamment, apparaît toute différente de la Magie Chamanique. Plus scientifique, on peut même lui contester son caractère de Magie.

La Magie des anciennes populations d'Amérique en dérive-t-elle ? Nous l'ignorons et rien ne le prouve. Des similitudes fussent-elles grandes, ne sont que des présomptions de preuves. Enfin la Magie des populations africaines actuelles peut-elle être rattachée à quelque magie d'origine asiatique ? Rien ne le prouve non plus.

En attendant des preuves, n'est-il pas plus simple de penser que partout, les hommes, impressionnés par les phénomènes de leur milieu, ont,

réagi de façon identique, par des activités psychologiques essentiellement les mêmes, faisant intervenir les mêmes facultés mentales ? Mais, donnant, des phénomènes perçus, des interprétations différentes, les actes posés furent différents dans leur forme extérieure. Personnellement, nous croyons qu'on a tort de vouloir toujours chercher des filiations qui ramènent les conceptions humaines à une commune origine. Des contacts ayant existé entre les groupes humains, ils ont dû s'influencer. Ils se sont faits l'un à l'autre des emprunts, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu des créations différentes antérieures à ces infiltrations. L'homme ayant de tout temps agi partout en homme, fonctionné humainement, il nous apparaît plus vraisemblable que les créations furent multiples et que nous devons réagir contre la tendance à vouloir toujours et exclusivement rechercher les antécédents. Bien souvent, c'est se fourvoyer.

Les hommes vivant en groupes, les conceptions magiques ont toujours revêtu un aspect sociologique. Ce ne furent pas seulement des pratiques isolées, car ces pratiques apparaissent étroitement conditionnées par des conceptions doctrinales. Si nous ne pouvons plus que difficilement nous représenter les doctrines anciennes, regardons d'un peu plus près les pratiques des populations primitives actuelles et nous constaterons qu'elles répondent à leurs conceptions à eux des rapports existant entre les hommes et la nature. Elles sont dans la logique de leur substratum mental. Elles constituent des éléments essentiels de leur organisation sociale. Elles sont incorporées aux Institutions qui régissent leur vie collective. Y toucher c'est compromettre la stabilité de leur vie sociale. Elles jouent dans leur vie le rôle de nos Institutions à nous.

Elles revêtent donc une importance sociologique aussi grande que nos Institutions. Et nous répétons ici ce que nous avons dit précédemment de la psychologie de la Magie : un fait est un fait et nous n'avons pas à nous inquiéter de la valeur relative de la conception qu'il reflète.

Il est absolument nécessaire que, dans l'analyse que nous faisons des phénomènes sociaux, nous modifiions nos procédés d'investigation. Nous commettons des erreurs de trois natures.

1° Nous groupons des faits d'après des analogies, d'après leur finalité dans la vie sociale, d'après les besoins organiques auxquels ils répondent. Nous créons des sciences sociales particulières : Science des religions, Science du Droit, Science de la Morale, Economie politique, Science du langage, Histoire de l'art, Histoire des Sciences, Histoire tout court, etc. Nous les groupons ainsi parce que notre esprit est incapable d'étudier les faits dans leur ensemble. Ces classements établis, nous cherchons inévitablement ce qui différencie les faits ; nous rendons de plus en plus étanches les cloisons qui les séparent et nous finissons par nous imaginer

que ces classements correspondent à la réalité. Or, ces classements ne répondent qu'à un besoin de notre intelligence, incapable d'embrasser d'un regard tout le réel. Mais ils ont ce déplorable effet, une fois établis, de nous cantonner dans l'étude des faits groupe par groupe, comme s'ils étaient différents. Ils ne le sont que superficiellement. Nous perdons ainsi de vue, ici aussi, l'objectif même de la science qui est de rechercher le rapport qui lie les faits les uns aux autres, de dégager les caractères communs des faits quelle que soit leur classe, de trouver le général au lieu du particulier. Que l'on étudie séparément le phénomène de la croyance, le phénomène juridique répondant au besoin de justice, le phénomène scientifique répondant à la curiosité de connaître etc., qu'il y ait une science des religions, du droit, de l'économie, soit. Mais tous ces phénomènes ont un aspect sociologique et la sociologie doit dégager ce qui les rapproche, ce en quoi ils se ressemblent et trouver les lois, communes à tous, qui assurent leur transformation ou leur conservation.

Voilà donc une première erreur que nous voudrions dissiper.

C'est la réaction contre cette erreur qui nous a fait sentir le rôle considérable des activités mentales collectives, et comprendre que *toutes* les conceptions collectives jouaient un rôle dans la vie sociale. C'est cette réaction qui nous a fait englober le Folklore dans la Sociologie et qui nous fait admettre que la Magie ait joué un rôle de même nature.

La tâche du Sociologue s'il veut fonder la Sociologie est donc de rechercher tout ce qui est commun à tous les faits sociaux, abstraction faite des classements établis par notre esprit. *Il n'y aura de Sociologie que lorsque l'on pourra raconter exactement dans les mêmes termes, ce qui se passe dans n'importe quel fait social.* Dès lors tout fait, du moment qu'il revêt un aspect social, doit entrer dans le champ d'observation. Les faits de Magie sont du nombre. On ne peut les exclure. Il nous importe peu de savoir s'ils rentrent dans telle ou telle science sociale particulière, s'il faut les faire rentrer dans la catégorie des phénomènes religieux ou des phénomènes scientifiques, ou s'il faut créer pour eux une catégorie supplémentaire. S'ils ne cadrent pas avec les conceptions que l'on se fait de ces sciences spéciales, il faut faire éclater les cadres. Ils ne répondent plus aux connaissances que nous avons acquises aujourd'hui. Mais ces cadres sont si solidement établis qu'on cherche plutôt à torturer les faits pour les assouplir à ces cadres. Ne sachant où placer les faits de Magie ou les faits de Folklore, on les exclut plutôt du domaine de la Sociologie, alors que c'est peut-être leur étude qui doit conduire à la découverte des caractères communs, profonds, essentiels de la Sociologie.

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur cette nécessité d'orienter autrement l'investigation sociologique. Nous en avons déjà parlé d'une

manière plus détaillée dans la communication que nous avons faite il y a quelques années sur *l'Importance Sociologique du Folklore*. Nous avons d'ailleurs l'intention d'y consacrer un jour une communication spéciale.

2°. — Une deuxième erreur de raisonnement que nous commettons en Sociologie. Quand nous comparons des faits, religieux, juridiques, économiques, magiques, folkloriques, etc., entre eux ou séparément, dans le temps ou dans l'espace, dans le passé ou sur les différents points du globe où nous les rencontrons, nous prenons inévitablement, inconsciemment presque, comme point de comparaison, les Institutions de notre propre milieu, de notre époque et de notre groupe social. Nous faisons de ces Institutions une sorte d'étalon de mesure. C'est en fonction de cet étalon, reflet de notre état de connaissance actuel, que nous les jugeons. Car nous les jugeons plus que nous ne les analysons vraiment objectivement. Nous trouvons mauvais, ou invraisemblable, ou risible ce qui ne correspond pas à notre conformisme mental et nous trouvons bon, intelligent, remarquable ce qui correspond à un état semblable au nôtre.

Notre manière d'analyser les faits est subordonnée, à notre insu, à une sorte de subjectivité collective, s'il est permis de rapprocher ces deux termes qui semblent s'exclure.

Ce que nous devons faire, c'est restituer l'état mental et social des époques successives ou des stades culturels actuels que nous voulons comparer ; c'est nous replacer, aussi complètement que nous le pouvons, au niveau mental ou social des groupements que nous voulons étudier. C'est les observer du dedans, avec la préoccupation non pas de les classer qualitativement par rapport à nos conceptions, mais avec celle d'y retrouver les similitudes mentales et les activités sociales fonctionnelles identiques ; et surtout pas avec quelque idée préconçue de supériorité ou d'infériorité des uns à l'égard des autres, idée qui nous est dictée par l'opinion de notre milieu et relève plus de l'ordre émotif, que de l'ordre rationnel.

La Magie existe. C'est un fait. Elle est une réalité humaine. Nous n'avons pas à nous inquiéter du point de savoir si la Magie, passée ou actuelle, est bonne ou mauvaise, vraisemblable ou grotesque. Nous n'avons pas le droit de l'ignorer et nous devons l'observer sans dédain, avec la préoccupation d'y voir les besoins sociaux auxquels elle répond. Là où nous la rencontrons, elle a eu une *utilité* sociale correspondant à *l'utilité* sociale actuelle de nos Institutions à nous.

Réalité humaine, nous devons la soumettre au crible de l'analyse scientifique, en la plaçant sur le même plan que toute autre réalité.

3°. — Une troisième erreur que nous commettons dans l'étude des faits sociaux, c'est d'accorder une valeur plus grande et quasi exclusive aux faits cristallisés sous forme d'Institutions, et une valeur quasi nulle à

ceux qui ne font l'objet d'aucune législation ou d'aucune réglementation. Dans nos organisations sociales, en effet, nous constatons que la cohésion des individus est maintenue par un ensemble d'Institutions qui en constitue l'ossature : Institutions politiques, judiciaires, religieuses, linguistiques, scientifiques, etc. Nous faisons de ces Institutions l'objet de la Sociologie. Or, dans un milieu social considéré, il n'y a pas que les Institutions qui aient un caractère sociologique. Il n'y a pas qu'elles qui aient une utilité sociale, qui constituent des facteurs de cohésion, qui donnent de la stabilité aux groupements.

La seule fin poursuivie par un groupement humain, c'est de se continuer, de se défendre contre les éléments dissolvants venant du dehors ou de l'intérieur. Il n'impose de contraintes collectives avec sanctions aux individus que dans ce domaine. Il y a dans tout groupement, sous-jacent aux Institutions, un vaste domaine où l'activité n'est pas réglementée, où des conceptions identiques ne sont pas imposées aux individus, où des clivages infiniment variés peuvent se former selon les goûts, les tempéraments, les capacités intellectuelles, etc., des individus. Il y a à côté d'un conformisme groupal imposé, enseigné, auquel les jeunes sont formés, tout un ensemble de conformismes spéciaux, restreints, groupant des individus suivant les affinités particulières. Ce stade sous-jacent est celui des usages, des coutumes, des traditions, des opinions, des habitudes collectives, en perpétuel mouvement, en perpétuelle gestation, où il y a de perpétuelles créations et une infinie variété. C'est dans ce stade que s'élaborent même les Institutions de demain. C'est là que nous trouvons aussi les vestiges, les survivances d'Institutions disparues. Or, les Sociologues, généralement, méprisent l'étude des phénomènes qui se passent à ce stade ou ne lui accordent pas la même importance qu'aux Institutions. Cependant, au point de vue sociologique, l'importance de ces phénomènes est aussi grande, plus grande même, car les Institutions ne reflètent qu'un moment de la vie des peuples, celui où une conception fut à la mode, tandis qu'au stade des usages, coutumes et traditions, nous retrouvons des éléments autrement permanents.

La Magie, comme le Folklore du reste, enveloppe actuellement tout au moins et chez les peuples civilisés, des faits que l'on ne rencontre qu'au stade des usages, sans obligations ni sanctions. C'est pourquoi on ne leur accorde pas l'attention à laquelle ils ont droit.

Cependant, aux yeux des hommes qui sont sujets actifs dans ces faits, que nous voyons se soumettre à ces usages, ils n'apparaissent pas comme des survivances, des anachronismes. Ils expriment bien des conceptions que les hommes se font des rapports existant entre eux et le monde ambiant. Ils expriment des états de connaissance, des états de croyances, des sentiments, des opinions. Ces faits sont dans la logique des

conceptions auxquelles ils répondent. C'est ainsi que nous devons les envisager. Les mécanismes psychiques qui les créent ou qui les conservent, les transmettent ou les transforment, sont les mêmes que ceux des Institutions. Seule l'intensité utile que leur attribue momentanément un groupe est différente. Si nous comparons, en prenant comme point de comparaison nos Institutions à nous, — c'est-à-dire si nous cédonc ici à l'erreur que nous combattions tantôt, — nos usages, traditions et coutumes, nous allons encore procéder à des classements de valeurs, des groupements qualitatifs, vrais peut-être à un moment de la vie d'un peuple, mais erronés si nous les envisageons au point de vue de leur évolution dans le temps.

Des éléments qui chez nous sont incorporés à nos Institutions, se retrouveront au stade des usages dans un autre groupe et réciproquement. Des éléments de nos Institutions se retrouveront au stade des usages dans des groupes anciens ou chez nous-mêmes dans le passé.

Nous dirons donc ici encore : un fait est un fait. Tout fait a sa valeur scientifique et la compréhension des lois qui régissent la vie sociale peut être acquise aussi bien et mieux peut-être par l'analyse de faits rencontrés au stade des usages que par celle des Institutions.

Cela donne aux phénomènes de la Magie une importance sociologique considérable.

La Magie a-t-elle revêtu dans le passé, pour quelque société lointaine, l'aspect d'une Institution, d'un ensemble de conceptions coordonnées, systématisées, ayant la force d'une doctrine, à laquelle se soumettaient les individus ? Autrement dit, avait-elle un aspect, une action semblable à celle que revêt chez nous, par exemple, la Religion ? On peut répondre affirmativement à cette question. Dès lors l'étude de la Magie a pour la compréhension de la vie de cette Société une importance aussi grande que l'étude des phénomènes religieux chez nous et nous devons l'analyser sans aucune préoccupation sentimentale de mépris.

N'y a-t-il pas encore, actuellement, sur la surface de la terre des populations primitives dont toute la vie sociale est maintenue, consolidée, par tout un ensemble de rites et de pratiques magiques. Nous en comprenons tellement l'importance que nous appelons ces rites et ces pratiques : la religion des primitifs.

Mais tandis que nous comprenons l'importance de cette religion d'aspect magique chez des primitifs, parce qu'elle relève de l'ordre des Institutions qui les régissent, nous n'accordons aucune valeur de fait aux rites et pratiques du même genre auxquels se livrent, avec conviction, notons-le bien, des gens de chez nous de culture fruste. Le phénomène n'est-il pas cependant plus saisissant ? Comment, voilà des gens qui vivent dans un

milieu cultivé, qui trouvent dans leur ambiance des conditions de vie différentes, qui ont reçu une certaine instruction à l'école. Tout devrait faire croire à l'abandon complet de conceptions de ce genre et cependant, elles survivent. Ce qui peut paraître naturel chez un primitif, apparaît tout à fait extraordinaire chez des civilisés et cependant cela est. N'est-ce pas ce cas extraordinaire qui devrait surtout retenir notre attention ? N'est-ce pas lui qui aurait une valeur scientifique plus grande ?

Ne devrions-nous pas même consacrer un effort plus grand à l'étude de ces phénomènes dans la réalité vivante que dans les siècles lointains du passé ? Vous représentez-vous bien quel matériel concret l'inventaire des pratiques magiques de nos compatriotes apporterait à la psychologie et à la sociologie ?

En rectifiant trois genres d'erreurs que nous commettons dans l'étude des faits sociaux :

1^o attribution à nos classements des faits sociaux en sciences sociales particulières, une valeur qu'ils n'ont pas.

2^o adoption comme étalon de comparaison des sociétés humaines, notre propre société avec les Institutions qui la régissent.

3^o attributions aux Institutions mêmes d'une valeur scientifique plus grande qu'aux usages, coutumes, traditions, etc.;

En rectifiant ces trois erreurs, sommes-nous arrivés à dégager l'impression que l'étude de la Magie a une importance sociologique considérable ?

* * *

III. — Quelques problèmes qui se posent dans l'étude de la Magie

Nous voudrions maintenant, nous inspirant un peu des considérations précédentes, examiner rapidement quelques problèmes qui se posent dans le domaine même de la Magie.

La Magie a traversé les siècles et partout où il y a des hommes, il y a de la Magie. Celle-ci a donc été soumise au cours des siècles à des transformations constantes. Elle a évolué.

De tout temps l'homme a été frappé par des phénomènes naturels dont il ne pouvait que subir l'influence sans en détourner le cours. Quoi d'extraordinaire qu'il ait, dans son ignorance primitive, essayé, par tous les moyens, de s'abriter des événements défavorables, essayé de se placer dans des courants favorables ?

N'est-ce pas encore le but auquel tendent toutes nos recherches scientifiques ?

Aujourd'hui que nous avons acquis des données précises sur les causes de certains phénomènes, ne voyons-nous pas que plus nous pénétrons dans l'intimité des phénomènes, plus nous en rencontrons d'autres. Ne sommes-nous pas impressionnés par ces phénomènes nouveaux ? Si, lentement, au cours des siècles, l'homme de science et lui seulement, est parvenu à se dépouiller de la crainte éprouvée au contact des phénomènes ainsi découverts, s'il s'est habitué à les observer objectivement, nous devons bien nous dire qu'il n'en fut pas de même et ne pouvait pas en être de même de nos aïeux. Qu'ils aient donné des explications fausses des phénomènes c'est tout naturel ; qu'ils aient échafaudé des doctrines erronées et recouru à des pratiques irrationnelles, c'est le contraire qui eut été étonnant.

Si nous étudions les Magies anciennes nous constaterons qu'elles ont englobé dans leur champ d'observation tout le monde phénoménal, tout le monde susceptible d'être perçu par les sens de l'homme, tout le milieu ambiant de l'espèce humaine, tout le domaine exploré par nos sciences : les nombres, les astres, la terre, ses météores, ses minéraux, ses animaux, ses végétaux ; certaines caractéristiques particulièrement mystérieuses de l'espèce humaine : la maladie, la mort, les songes ; des cas pathologiques et tératologiques exceptionnels, comme l'hypnose et aujourd'hui encore des phénomènes psychiques, restés inexplicables. Que les Magies anciennes aient revêtu l'aspect de nos religions et de nos sciences actuelles, il n'y a rien d'étonnant. Rien d'étonnant non plus à ce que dans le passé, elle eût tenu lieu, comme chez des primitifs actuels, de religion et de science.

Le sentiment religieux et la connaissance ayant évolué au cours des âges, un moment vint où la Magie, chez certains peuples, n'apparut plus en état d'équilibre avec les conceptions humaines. Elle fut repoussée, combattue. C'est ce qui lui advint chez les peuples qui adoptèrent des religions issues de la religion sémitique, le christianisme, le mahométisme. La religion juive elle-même qui avait donné naissance à la Cabale, s'en sépara à un moment de son évolution. On serait d'ailleurs bien embarrassé de dire si la Cabale ne doit pas plutôt être nettement considérée comme une doctrine scientifique que comme une doctrine magique.

Mais précisément, un groupement humain n'abandonne pas aisément ce qui, pendant longtemps, fit partie de son conformisme mental. Il y a d'ailleurs toujours des éléments de population pour qui ces conceptions périmées restent davantage en harmonie avec leurs conceptions. Ils les conservent. Elles sortent du cadre des Institutions et retombent dans celui

des traditions. N'oublions pas qu'au XVI^e siècle encore, entre 1566 et 1573 le pape Pie V dut prendre des mesures énergiques contre la magie blanche. Et je ne sais pas jusqu'à quel point les rites d'exorcisation, considérés comme licites par l'Eglise, ne peuvent pas être regardés comme des traces de Magie. Quand un prêtre dit : *Vade retros satanas*, il donne en réalité un ordre à un esprit surnaturel. Ce n'est pas une invocation, ce n'est pas une prière. C'est un ordre. Or, on veut précisément distinguer la magie de la religion en disant : le magicien ordonne, commande aux puissances surnaturelles et le croyant prie. (*voir appendice 1*).

N'oublions pas que des hommes illustres comme Kepler et Roger Bacon pratiquaient encore des rites magiques.

Si nous nous emboîtons dans la mentalité des gens du passé, en cessant de juger leurs actions par comparaison avec nos idées à nous, nous comprenons mieux la logique de leur temps et nous comprenons mieux aussi la grande influence que leurs idées à eux a joué sur l'évolution de la connaissance et le progrès de la civilisation. Nous cessons de les dédaigner.

Ainsi, nous n'accordons plus aucune puissance particulière aux Nombres, bien qu'il y ait encore des gens qui croient à l'influence des chiffres 7 ou 13. (Tantôt on leur attribue même une action favorable, tantôt maléfique) (1). Mais la numération, si élémentaire pour nous, quand elle fut inventée était une découverte sensationnelle dont nous ne pouvons plus nous représenter l'importance. Elle permit à notre ancêtre tant de choses qu'il est tout naturel qu'il l'ait considérée comme merveilleuse en elle-même, miraculeuse même. Il entra en possession d'un système au moyen duquel il allait pouvoir compter, puis mesurer. Mesurer ! J'y insiste car aujourd'hui encore l'objectif de toute science est de ramener tous les phénomènes à des données mesurables. Notre ancêtre allait pouvoir avec précision et non avec des moyens empiriques mesurer les surfaces, peser les objets, mesurer le temps, compter les jours, calculer les saisons, prévoir le retour du renouveau et de tous les cycles de la vie végétale et animale qui s'y rattachent. Quoi d'étonnant qu'il ait cru à la puissance du *nombre lui-même*, qu'il ait usé de cet instrument non seulement dans des domaines où il pouvait avoir un rendement pratique, exact, mais même au delà. Qu'il ait, dans la mesure de son esprit d'alors, fait ce qu'en logique on nomme des extrapolations, qu'il ait attribué aux Nombres mêmes la force qui régissait par exemple les mouvements de la Lune et du Soleil ! et qu'il ait échafaudé une véritable mystique des Nombres, une magie des

(1) Chez les Chinois c'est le chiffre 9 qui est considéré comme nombre paridique (neuf sphères célestes, neuf époques de la formation de la terre).

Nombres ! Quoi d'étonnant qu'il ait cru de même à l'influence astrale dès qu'il acquit une certaine connaissance des mouvements planétaires ! Si les savants d'alors, car c'étaient les savants d'alors qui maniaient les nombres, commettaient des erreurs de ce genre, quoi d'étonnant que les esprits frustes en aient tiré des déductions plus abracadabrantes encore : « Une puissance et des propriétés merveilleuses sont cachées dans les Nombres » disait encore Agrippa.

Nous avons de la peine à nous familiariser avec cette idée que des hommes aient pu attribuer à des chiffres eux-mêmes une puissance mystérieuse, une force intrinsèque et faire dériver de cette croyance, qui, chez eux, avait le caractère d'une Vérité, tout un système d'usages et une doctrine de connaissances. Cela nous montre aussi, soulignons le en passant, le danger qu'il y a à vouloir expliquer des phénomènes ayant l'homme pour objet d'observation, par l'étude de populations bien plus éloignées de nous par leurs conceptions qu'elles ne le sont dans le temps.

Combien il nous serait plus facile et combien nos recherches pourraient être plus sûres, si nous poussions nos investigations dans la vie contemporaine, chez les êtres frustes de notre temps. A notre époque même nous pouvons étudier un phénomène de même genre que la mystique des nombres et voir les répercussions qu'il a sur la vie humaine, individuelle et sociale. N'existe-t-il pas actuellement, chez des noirs d'Afrique, ce que nous pourrions appeler une mystique des Noms ?

Ils attribuent aux Noms une puissance faste ou néfaste. Ils croient que le nom a une sorte d'existence en soi, de personnalité, qu'il vit, qu'il a des pouvoirs par lui-même. Aussi, le choix d'un nom pour un nouveau-né constitue-t-il tout un problème. Suivant que l'on donne à l'enfant l'un ou l'autre nom, son existence sera autre. Si l'enfant devient malade après qu'on le lui a donné, c'est une catastrophe. On lui a donné un nom néfaste. On enlève l'enfant de sa famille, on le met en quarantaine, on l'isole, espérant que le nom l'oubliera, le perdra de vue, puis quelque temps après on lui donne un autre nom. Toutes ces cérémonies : choix du nom, dation du nom, soustraction à l'influence du nom maléfique, protection ultérieure contre l'action de ce nom néfaste, dation d'un autre nom, sont accompagnées de rites propitiatoires à caractère magique.

Faut-il rappeler ici également la croyance ancienne, et non dépourvue aujourd'hui de toute existence, aux jours fastes et néfastes, l'attribution à des pierres précieuses de pouvoirs bienfaisants ou malfaisants ? (1) On assi-

(1) A Bruxelles, dans les quartiers populaires, les bijoutiers déclarent ne jamais vendre des bijoux garnis d'opales, cette pierre ayant la réputation de porter malheur. Il est inconvenant d'offrir un bijou garni de cette pierre.

mile souvent ces croyances à des superstitions, mais il est des hommes qui s'efforcent de détourner l'influence de ces jours ou de ces pierres par des formules ou des pratiques évoquant les rites de l'ancienne magie naturelle.

Si on se replace dans l'esprit du temps, les actions des hommes apparaissent logiques, dans la logique possible à ce moment ; rationnelles dans la mesure où il était possible à nos aïeux de l'être en appliquant leur raison aux rudiments de données précises acquises. Il en est de même si, oubliant nos propres conceptions, nous nous replaçons dans l'esprit des populations primitives actuelles ou dans l'esprit des différentes couches de population de chez nous. Sans doute y a-t-il des phénomènes qui nous sont devenus familiers, qui ne nous inspirent plus nulle terreur parce que nous savons en expliquer les causes. Nous avons éliminé de nos conceptions relatives à ces phénomènes, tous les éléments d'ordre émotif pour y substituer uniquement des données rationnelles. Ils ont perdu pour nous leur caractère mystérieux. Ayant cessé de nous inspirer de la crainte, les usages qui répondaient à ce sentiment ont disparu chez nous. Ils en inspirent encore aux primitifs. Ils en inspirent encore à des ignorants de chez nous, comme ils en inspiraient à nos aïeux et leurs rites, leurs pratiques reflètent cette crainte. Il est logique que nous ne l'ayons plus. Mais ne disons pas que le primitif ou l'être fruste de chez nous sont illogiques parce qu'ils observent encore ces rites. En raisonnant ainsi c'est nous qui sommes illogiques et il faut convenir que même dans les milieux scientifiques on procède souvent ainsi.

La fabrication des outils, rappelle P. Saintyves (*La Force Magique*, pp. 12 et 13) est devenue chez nous industrielle, sans rien de magique ; mais parfois encore accompagnée de rites religieux. Chez les primitifs elle s'entourait de tout un rituel. A l'origine de la civilisation grecque, elle était encore un art religieux. Par l'outil en effet l'homme agissait sur les forces de la nature. Il était logique qu'il se plaçât dans les meilleures conditions externes pour assurer la qualité de son outil et l'influence de son action.

De même la production du feu, l'entretien du foyer s'entouraient de prescriptions magico-religieuses. Il en est encore ainsi dans maintes tribus. Nous en sommes débarrassés. Oserions-nous dire que tous les hommes de chez nous en soient complètement débarrassés ? S'ils ont remplacé des pratiques magiques par des pratiques religieuses ; si on dit que les premières sont illicites et les secondes licites, objectivement, les unes comme les autres ne répondent-elles pas aux mêmes besoins psychologiques restés les mêmes et ne jouent-elles pas le même rôle social ?

Nous redoutons les distinctions qualitatives que l'on fait quand on veut étudier les faits sociologiques.

Elles nous empêchent de saisir pleinement la réalité.

Nous n'avons plus chez nous actuellement que des traces dégénérées d'anciennes magies et nous jugeons trop facilement la Magie en général d'après l'opinion que nous avons de cette magie dévoyée. Nous croyons que c'est toute la Magie.

Cependant, si les considérations d'ordre psycho-sociologique exposées ici sont justes, ne sommes-nous pas incités à nous demander si, dans nos sociétés civilisées actuelles il n'y a rien qui réponde à l'ancienne Magie ?

Nous avons la religion qui s'est substituée à la Magie et donne satisfaction à notre besoin de croire, à notre sentimentalité mystique. Nous avons la science qui répond à notre avidité de connaître, mais, tant que nous n'avons pas pénétré complètement et absolument dans l'intimité des phénomènes de la nature,—perfection que nous n'atteindrons jamais, bien entendu— n'y aurait-il pas dans notre propre monde des esprits réagissant à l'égard de ces phénomènes encore inconnus et mystérieux, comme agissaient jadis nos aïeux ?

Les anciens Chamans avaient été frappés par les actes posés par les individus en état d'hypnose. L'hypnose leur apparaissait comme mystérieuse, surnaturelle. Ils croyaient que les hypnotiques entraient en contact avec le monde des esprits. Plus tard, on crut à des influences démoniaques ; puis la science parvint enfin à comprendre, sinon à expliquer rationnellement, l'état d'hypnose. Que de phénomènes psychologiques restent pour nous inconnus et incompréhensibles, l'extase religieuse notamment. (*Voir Appendice II*). Nous avons l'intuition que le cerveau humain contient en puissance des possibilités d'action que nous ne pouvons saisir, que nous ne pouvons encore observer par les procédés de notre logique et les méthodes de notre science.

Nous avons la prescience de l'existence de phénomènes psychiques indéfinissables, aussi inexplicables que le furent jadis les phénomènes d'hypnose.

N'y aurait-il pas actuellement, dans notre propre milieu, des hommes qui réagiraient à l'égard de ces phénomènes mystérieux du psychisme comme réagirent il y a des siècles nos aïeux ignorants de faits aujourd'hui expliqués ? Oui ces gens existent. Nous avons des magiciens modernes. Mais ils se sont frottés à la science. Ils rencontrent dans leur milieu un matériel de réalisation différent de celui que trouvaient nos aïeux dans leur milieu à eux. Ils devinent l'existence de ces phénomènes du psychisme encore inexplicables, et, passant, comme nos aïeux, à des généralisations

hâtives de phénomènes à peine perçus, ils les expliquent à leur façon et échafaudent des systèmes de pratiques au moyen desquels ils croient agir sur les événements. Familiarisés avec les doctrines scientifiques actuelles, ils ne voient rien de surnaturel dans ces manifestations ; ils se défendent même énergiquement de subir ou de croire à toute puissance, toute force surnaturelle ; mais leurs déductions sont soustraites complètement à toute démonstration rationnelle et à toute expérience probante. Ces magiciens modernes ont leurs groupements, leurs revues, leurs conclaves. Ils constituent un mouvement et agissent dans notre vie et ils sont des millions sur la surface de la terre.

La Magie est un phénomène qui continue.

Disons-nous bien que l'homme restant éternellement l'homme, vivant dans un milieu physique à peu près inchangé, agira éternellement en homme. Seule la mobilité de son cerveau, l'instabilité de ses idées modifient ses actions. S'il est vrai de dire de la matière : rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, on peut aussi le dire de l'homme et, de même que la tâche du savant, dans le domaine de la matière, est de dégager les permanences qui la régissent, la tâche de l'anthropologie est de s'efforcer de dégager les permanences qui régissent la vie mentale et sociale de l'homme. La découverte de ces permanences soustraira peut-être un jour nos sociétés à l'empirisme qui les domine aujourd'hui comme les découvertes dans le domaine de la matière ont soustrait la science à son empirisme du passé.

Appendices. — Depuis que nous avons fait à la Société d'Anthropologie la communication précédente, nous avons eu l'occasion, avec des assistants, d'en discuter certains points qui n'avaient pas été soulevés au cours de la séance. C'est pourquoi nous joignons à notre texte les appendices suivants :

I. — On a voulu distinguer la Religion de la Magie en disant : le croyant prie, invoque les Puissances Surnaturelles, le magicien les *évoque* et les commande.

Les rites religieux sont *suppliants*, les pratiques magiques sont *contraignantes*, nécessitantes. Ces distinctions sont valables quand on veut comparer religion et magie ; mais elles ne le sont plus quand on veut étudier la psychologie ou l'influence sociologique de la Religion ou de la Magie. Dans ce cas Religion ou Magie étant croyance, tout phénomène qui relève de la croyance, qui répond au sentiment de la croyance, doit être mis exactement sur le même pied car il possède une valeur intrinsèque égale. Ce n'est pas parce que ici on considère comme licite en vertu de l'opinion que l'on a soi-même une pratique

quelconque, qu'elle revêt une importance plus grande. C'est vrai pour le groupe considéré, mais ce ne l'est que pour lui seul. Ce que chaque religion impose à ses disciples est considéré par elle et par eux comme licite et tout ce qui n'est pas conforme aux prescriptions de cette religion est considéré comme illicite. La réciproque est vraie. Mais il n'en reste pas moins que ces pratiques considérées comme illicites dans tel milieu, correspondent à des conceptions religieuses d'un autre milieu et reflètent le sentiment de la croyance des individus appartenant à ce milieu.

Si on se replace dans la conception logique des systèmes respectifs au lieu de les comparer en fonction d'un système déterminé, généralement celui qui prédomine dans le milieu de l'observateur, les activités mentales auxquelles ils répondent et les influences sociales qu'ils exercent sont les mêmes.

Dans l'étude de ces phénomènes nous devons absolument faire abstraction de nos propres sentiments, de nos propres opinions ou des idées dominantes de notre milieu et de notre époque. Il est sans doute très difficile de prendre cette attitude froidement objective. C'est cette difficulté qui nous rend réticents à la proposition de mettre exactement sur le même pied tous les faits relevant de la croyance, comme le biologiste a été réticent à mettre l'homme et l'escargot sur un même plan au point de vue de l'étude des phénomènes de la vie. Nous ne savons pas comprendre la vie mentale et sociale d'un groupe distinct du nôtre.

Nous y voyons les différences qui ne sont que dans les apparences formelles extérieures et nous ne pouvons dès lors nous immiscer dans les activités essentielles, profondes, permanentes et similaires.

II. — Que les hommes aient été jadis frappés par les états psychologiques, pathologiques de certains individus rien de plus naturel. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que les cas d'hypnose notamment aient attiré leur particulière attention. Faute de pouvoir les comprendre ou les expliquer rationnellement, qu'ils aient échafaudé des explications fantaisistes de ces cas, qu'ils leur aient attribué un caractère mystérieux, c'était inévitable.

N'ont-ils pas agi de même à l'égard de tous les phénomènes de la nature ? Qu'ils aient considéré comme miraculeux les actes évidemment non conformes posés par les sujets en état d'hypnose, c'est tout à fait normal. Faute de pouvoir établir les rapports de cause à effet que nous établissons aujourd'hui, l'homme a vu jadis du miracle en toute chose.

Dans les cas d'extase religieuse contemporains, par exemple, ne nous trouvons-nous pas en présence de phénomènes comparables aux cas d'hypnose de jadis ? Les uns et les autres ont créé une sorte de mystique, individuelle d'abord et collective ensuite, susceptible de produire des actions considérées comme miraculeuses. Tous deux frappent vivement l'imagination de la foule, l'émeuvent et la placent dans un état psychologique spécial, un état de crédibilité exacerbée, soustrait au contrôle de la raison, de la réflexion, du jugement. Evidemment le sujet extatique actuel a l'esprit animé par la conception religieuse de son temps et de son milieu. C'est le matériel de réalisation du phénomène qui change donc mais le mécanisme psychologique reste le même et la répercussion sociale également. Elle se manifeste par les mêmes moyens. L'extase religieuse a existé de tout temps, toutes les religions ont eu leurs thaumaturges ; mais évidemment le thaumaturge de chaque religion a agi conformément aux conceptions qui imprégnaient son esprit.

Celui qui veut objectivement étudier le phénomène, doit mettre exactement sur la même table d'opération tous les sujets sans se soucier de la conception particulière à laquelle ils ont emprunté leurs éléments de réalisation.